

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNÉSTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNÉSTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

I. WERTHER. 2^e partie : la version lyrique (4^e article), A. BOUTAREL. — II. Semaine théâtrale : première représentation d'*Hérodiade* à l'Opéra municipal de la Gaité, ARTHUR POUGIN; premières représentations de *la Marmotte*, au Palais-Royal, et d'*Antoinette Sabrier*, au Vaudeville, PAUL-ÉMILE CHEVALIER; première représentation de *l'Épave*, au Gymnase, INTÉRIM.
— III. Revue des grands concerts. — IV. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

CAPRICE-BALLET

d'ALBERT LANDRY. — Suivra immédiatement : *Joyeuses mandolines*, de PAUL WACHS.

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront dimanche prochain :

LAMENTO

de THÉODORE DUBOIS. — Suivront immédiatement : *les Cloches*, n° 4 des *Chants d'amour*, d'ARTHUR DE GREFF.

WERTHER. — 2^e PARTIE : La Version lyrique (Suite). — IV

K. K. Hof-

Operntheater.

Dinstag den 16. Februar 1892.

44. Vorstellung im Jahres-Abonnement.

Anfang um 7 Uhr.

Zum erstenmal:

Werther

(nach Goethe.)

Lyrisches Drama in 3 Akten (4 Bildern) von Ed. Blau, Paul Milliet und Georges Hartmann.
Deutsch von Max Kalbed. Musik von J. Massenet.

Werther	Dr. v. Dind	Sophie	Fr. Jäger
Albert	Dr. Reib	Fr. Ray	Fr. Jäger
Der Amtmann	Dr. Reib	Fr. Jäger	Fr. Jäger
Schmidt, i. Freunde des	Dr. Reib	Fr. Jäger	Fr. Jäger
Johann, i. Antanzen	Dr. Reib	Fr. Jäger	Fr. Jäger
Gräfin	Dr. Reib	Fr. Jäger	Fr. Jäger
Kathchen	Dr. Reib	Fr. Jäger	Fr. Jäger
Colt, Tochter des Amtmanns	Dr. Reib	Fr. Jäger	Fr. Jäger

Die Handlung spielt in der Gegend von Weimar in der Zeit vom Juli bis Dezember 1772.
Costüme nach Zeichnungen von Fr. Goul. Die neuen Dekorationen von den F. F. Hoftheatermalern H. Dürig und A. Brisch.
Das Licht ist in der Regel für 40 fr. zu haben.

Der freie Eintritt ist ohne Ausnahme aufgehoben.

Kassa-Öffnung 6 Uhr. Anfang 7 Uhr. Ende gegen 10 Uhr.

Mittwoch den 17. Ronge et noir. Hierauf: Cavalleria Rustica.

Donnerstag den 18. Die Wälfinger von Nürnberg. Weiter
Einstieg Herr Andreas Dippel vom Stadt-
theater in Bremen als Gast.

Freitag den 19. (Zum zweitenmal:) Werther.

Sonntag den 20. Der Kästchen. Hierauf: Die Vesper.
Montag den 21. Der Vespier von Bagdad. Hierauf (zum erstenmal):
Das Glöckchen.
Dienstag den 22. (Zum drittenmal:) Werther.

Soll eine angekündigte Vorstellung abgeändert werden, kann von den für dieselbe gelösten Karten auch zur Ersatzvorstellung Gebrauch gemacht, oder der dafür entrichtete Betrag, jedoch spätestens am Tage der Vorstellung bis halb 7 Uhr Abends (resp. eine halbe Stunde vor dem für Beginn der Vorstellung angeetzten Zeitpunkt) bei sonstigem Verfall des Anspruches an der Kasse zurückverlangt werden.

Preise der Plätze:

Eine Loge Parquet oder I. Galerie	fl. 20.—	Ein Sitz Parquet 1. Reihe	fl. 5.—	Ein Sitz III. Galerie 2. Reihe	fl. 2.—
Eine Loge II. Galerie	fl. 15.—	Ein Sitz Parquet 2. Reihe	fl. 4.—	Ein Sitz III. Galerie 3. Reihe	fl. 1.50
Eine Loge III. Galerie	fl. 10.—	Ein Sitz Parquet 3. Reihe	fl. 3.50	Ein Sitz IV. Galerie 1. Reihe	fl. 1.50
Ein Logenplatz Parquet oder I. Galerie	fl. 6.—	Ein Sitz Parquet 4. Reihe	fl. 3.—	Ein Sitz IV. Galerie 2. Reihe	fl. 1.—
Ein Logenplatz II. Galerie	fl. 4.—	Ein Sitz Parquet 5. Reihe	fl. 2.50	Eintritt in das Parquet (nur Herren gestattet)	fl. 1.—
Ein Logenplatz III. Galerie	fl. 3.—	Ein Sitz Parquet 6. Reihe	fl. 2.—	Eintritt in die III. Galerie	fl. 1.—
		Ein Sitz III. Galerie 1. Reihe	fl. 1.50	Eintritt in die IV. Galerie	fl. —.50

In jeder im Repertoire angekündigten Vorstellung erfolgt Tags vorher bis 1 Uhr Nachmittags die Ausgabe der Stammtische; von 2 bis 5 Uhr Nachmittags der allgemeine Vorverkauf der stehenden Logen und Sitzgelegenheiten gegen Entrichtung der Vorkaufsgelder.

Diese beträgt je 3 fl. für eine Loge im Parquet oder I. Rang; 2 fl. für eine Loge der II. Galerie; 1 fl. für eine Loge der III. Galerie; 1 fl. für einen Bänken im Parquet 2. Reihe; 50 fr. für die Sperre im Parquet 2. bis 4. Reihe, im Parquet und in der 1. Reihe der III. und IV. Galerie; 30 Kreuzer für alle übrigen Galleriestühle.

AFFICHE DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE WERTHER, A VIENNE, LE 16 FÉVRIER 1892

A peu d'exceptions près, chaque page de Werther a l'accent juste et vrai d'une confiance de cœur. La musique de Massenet devait nécessairement embrasser un domaine sentimental beaucoup moins circonscrit; mais quand elle s'entend, elle n'est pas ingénuement à celui-là, aucune métaphore n'est assez délicate pour donner une idée de ce qu'elle est à qui ne l'a pas entendue. Elle semble s'exhaler de la plus poétique effluve voltigeant autour des sons les plus déliés. Vraiment, quand on a vu le décor du premier acte s'ouvrant sur les campagnes prêtes pour la moisson, et que, dans la dégradation des plans qui s'effacent, on croit apercevoir les graminées de la prairie offrant leur pollen à des scarabées aux ailes d'or (1), immédiatement l'on se dit

que le langage parlé, magique sous la plume de Goethe, trouve un commentaire qui en prolonge étrangement la sensation, lorsque les mélodies, langage plus pénétrant que la parole écrite, ou bien se croisent, se succèdent, aussi changeantes et variées que la lumière et l'ombre sur les blés lorsque passent des nuées légères en flocons transparents, ou bien se développent sous les notes cristallines des harpes, fin tissu d'une gaze aérienne, en un calme et mystique chant de l'âme. Rappelons-nous le clair de lune bleu au-dessus des vergers fleuris, l'air de la nuit sous la verdure des jardins, le calme reposant, surtout même dans le cœur, et, traversant ce paradis, Charlotte et Werther sollicités par une envahissante tentation d'amour.

(1) Werther, Première partie, lettre du 4 mai. « On voudrait se voir changé en scarabée de mai (Maikäfer) pour s'ébattre dans cette mer de parfums... » Comp. Klopstock, *la Fête du Printemps* : « Mais toi, petit insecte qui agites tes ailes près de moi sous tes élytres d'un vert doré, tu respirez, et peut-être, hélas ! tu n'es pas immortel ! »

leur incomparable supériorité de chanteurs. Tous deux ont été vraiment merveilleux, et cette soirée comptera dans leurs souvenirs par l'éclat de leur succès. Le public était comme grisé par leur présence et ne cessait de les applaudir et de les acclamer. M. Jérôme dans le personnage de Jean, M. Fournets en Phanuel et M^{lle} Pacary en Hérodiade ont eu aussi leur bonne part dans cette brillante soirée, où l'ensemble était bien complété par M. Weber (Vitellius) et M. Rudolph (le grand-prêtre).

Ce qu'il faut louer aussi sans restriction, c'est l'ensemble général : c'est l'orchestre et son chef, M. Luigini, qui se sont montrés d'une supériorité qu'on peut dire écrasante ; ce sont les chœurs, si bien instruits et dirigés par M. Henri Carré, et qui ont fait preuve d'une solidité qu'on ne rencontre nulle part ailleurs ; ce sont les danses, fort bien réglées par M. Curti et qui ont fait briller M^{lles} Carozzi, Duval et Consoli ; c'est la richesse et le goût de la mise en scène, établie par M. Saugey, l'élégance des costumes, la beauté des décors de MM. Ronsin, Amable et Carpezat. C'est tout enfin, et tout ce qui nous a valu un spectacle complet, parfait, exquis, sous quelque rapport qu'on veuille l'envisager.

ARTHUR POUGIN.

PALAIS-ROYAL. *La Marmotte*, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Antony Mars et Léon Xanrof. — VAUDEVILLE. *Antoinette Sabrier*, pièce en trois actes, de M. Romain Coolus.

Vous n'êtes pas sans savoir ce que c'est qu'une marmotte et vous n'ignorez pas plus que la petite bête, qui fut célèbre au temps où le pavé de Paris était encore battu par de jeunes savoyards en quête de gros sous, dort la majeure partie de son existence ; vous vites aussi des pinsons ou, tout au moins, vous êtes renseignés sur leurs qualités de vivacité toujours en éveil, continuellement et joyeusement babilleuse. Or, s'il est inadmissible que la raison permette jamais l'union d'une marmotte et d'un pinson, il arrive pourtant presque tous les jours, dans la vie des hommes, que deux natures aussi foncièrement dissemblables soient légalement unies. C'est le cas de Léonard Canibel, la marmotte, et de M^{me} Canibel, le pinson, et c'est le point de départ et l'idée-mère de l'amusante pièce que MM. Antony Mars et Léon Xanrof viennent de faire représenter au Palais-Royal.

Canibel, qui a un gros arriéré de sommeil — il noctambula trop alors qu'il était garçon — n'a qu'une idée : pouvoir dormir ; M^{me} Canibel, qui est toute jeune, toute vibrante, dont le tempérament a besoin de s'user, n'entend pas le laisser s'assoupir ; et pour échapper aux assauts répétés de sa femme et à ses reproches aigres-doux, Canibel ne trouve de meilleur moyen que de louer, assez loin de chez lui, une chambre où il pourra tout à son aise sacrifier à Morphée. Mais le pauvre a compté sans les hôtes de la maison plutôt hospitalière et mystérieuse sur laquelle il jeta son dévolu. Tous ses amis s'y donnent rendez-vous : les maris pour tromper leurs femmes, les femmes pour tromper leurs maris ; M^{me} Canibel elle-même, lancée sur une fausse piste par un soupirant entreprenant, y vient, en manière de vengeance, risquer sa vertu. Et ce brouhaha, dans le décor double du second acte, est indescriptible, aussi indescriptible que l'irrésistible effet de fou rire obtenu victorieusement par les auteurs. Rassurez-vous, cependant, sous des dehors très polis, MM. Mars et Xanrof entretiennent l'âme blanche de disciples ardents de notre bon sénateur Béranger ; si la morale semble courir, avec eux, les pires dangers, elle ne fait que sembler, et le dernier acte, en remettant chacun à sa place, calme les pudeurs les plus effarouchables.

La Marmotte est agréablement jouée, avec gaieté même, par MM. Raymond, Cooper, Hurteaux, Hamilton, Bellucci, M^{mes} Samuel, Legrand, Piernold, Nobert, Faber et Corciade.

M. Romain Coolus, qui avait réussi à attirer l'attention des amateurs de théâtre avec *Lucette* et les *Amants de Sazy*, joués au Gymnase en ces dernières années, vient, avec *Antoinette Sabrier*, dont le Vaudeville nous a donné vendredi la première représentation, de se placer à la tête des jeunes sur lesquels il est permis de compter le plus. On savait, par ses pièces précédentes, M. Romain Coolus d'esprit alerte, on avait rendu hommage à la facilité de son métier et au charme de son dialogue, mais on lui en voulait, étant si heureusement doué, de sembler ne vouloir s'amuser qu'aux subtilités amoureuses d'une *Lucette* ou aux paillasses d'une *Sazy*. Et voilà que, cette fois, il nous revient avec une œuvre vraiment forte ; si ses petits défauts ne disparaissent point complètement, du moins ses qualités éclatent supérieures et, de plus, il nous étonne par une vigueur et une volonté qu'on ne lui soupçonnait pas.

Ce par quoi *Antoinette Sabrier* s'affirme l'une des meilleures parmi les récentes productions dramatiques, c'est par une situation neuve et hardie. Ce n'est déjà point mince mérite, alors que l'anecdote facile

semble presque la seule raison d'être du théâtre moderne, que d'avoir su trouver cette situation ; et M. Romain Coolus se met en plus tout à fait en évidence en la traitant avec une maîtrise remarquable.

Germain Sabrier, banquier, à qui la chance, aidée par une intelligence active et un labeur acharné, a toujours souri, se lance en une affaire énorme dans laquelle il risque toute sa fortune. Son étoile pâlit, les difficultés surgissent de toutes parts ; ceux qui l'adulèrent jusque-là, flairant la catastrophe et heureux de se venger d'une veine qu'ils envieraient toujours, refusent de lui venir en aide. Pour quelques malheureux 500.000 francs, Sabrier, qui jonglait avec les millions, va être déclaré en faillite. Un homme pourtant se présente et lui propose la somme qui le sauvera du déshonneur. Mais ce Dangenne, Sabrier le soupçonne d'être l'amant de sa femme, de sa femme qu'il adore et qu'il ose à peine soupçonner, et, avant d'accepter, il fait jurer à ce Dangenne qu'il peut, sans déshonneur, devenir son obligé. Bien entendu Dangenne jure sans hésitation ; mais il n'en va pas de même d'Antoinette Sabrier qui, à la mise en demeure de son mari, se trouble et balbutie. Sabrier a compris l'horrible vérité. Non sans avoir essayé de ramener à lui l'infidèle — son amour est assez grand pour pardonner — il la chasse et, vaincu complètement, se tue d'un coup de revolver.

On discute et on discutera beaucoup sur le personnage d'Antoinette Sabrier que l'auteur a fait vraiment cruel ! mais sa cruauté apparaît tout aussi logique que la fin brutale de la pièce. Antoinette aime et ne peut dissimuler son amour ; elle consent à le sacrifier devant le malheur de son mari, elle ne peut cependant consentir à y renoncer à tout jamais. Il y a, peut-être là, encore un peu de subtilité, mais cette subtilité est plausible, elle est même rationnelle.

Antoinette Sabrier est supérieurement jouée par M^{me} Réjane, dont la rentrée à Paris a été fêtée, par M. Tarride qui, aux prises avec un maître rôle, a été de tout premier ordre, et, dans des rôles de second plan, par MM. Lérand, Grand, M^{lles} Régner et Avril.

PAUL-ÉMILE CHEVALIER.

GYMNASÉ. — *L'Épave*, pièce en cinq actes, de MM. Eugène Eugenheim et Georges Le Faure.

Le Gymnase nous a donné *L'Épave*, une pièce de deux auteurs souvent applaudis à l'Ambigu. Leur œuvre nouvelle aurait peut-être été mieux à sa place sur la scène du boulevard Saint-Martin. C'est du théâtre express, qui ne s'arrête guère à nous expliquer les raisons qui font agir les personnages ; il se hâte vers quelques grosses situations qui nous frappent, mais ne nous intéressent peut-être pas comme elles l'auraient fait si nous connaissions mieux les héros de l'aventure.

Cependant, *L'Épave* est amusante telle qu'elle nous est présentée. La mise en scène est une véritable œuvre d'art. Décors, costumes, meubles et accessoires, tout concourt à nous faire revivre quelques instants les premières années de la Restauration. C'est dans ce cadre que les demi-soldes, *épaves* de la grande armée, rêvent de ramener l'empereur de Sainte-Hélène et songent à venger leurs camarades, fusillés comme conspirateurs.

M. Calmettes a remporté un véritable triomphe : il a fait du rôle du général Favertney une création inoubliable. M. Dumény a campé de curieuse façon le directeur de la police. M^{mes} Ryter, Cormon, Fonteney, Chantenay et Dargelès sont de charmantes comédiennes, et M^{lle} Suzanne Behr l'artiste la mieux habillée de la maison. Tous et toutes assurent à la pièce une interprétation digne du Gymnase.

INTÉRIM.

REVUE DES GRANDS CONCERTS

Les Concerts-Colonne ont rouvert leurs portes. Cette année, qui marque le centenaire de Berlioz, nous promet une révision presque totale des œuvres du grand maître français. La séance de dimanche débutait par la *Symphonie fantastique*. Cette partition si colorée, si véhémence, si magnifiquement dessinée dans son exubérance romantique, mais si pleine de trouvailles, si riche d'inspiration, a été fort bien rendue par l'orchestre, surtout l'épisode du *Bal* et la *Marche au supplice*. Tout a été dit sur la Symphonie avec chœurs, qui terminait le programme. L'œuvre colossale, écrasante, de Beethoven, trouve en M. Colonne un interprète fidèle et sûr. L'éminent chef n'est pour rien dans les petites défaillances que l'impartialité contraint de relever dans l'exécution de la partie instrumentale, — légères bavures, manque d'accord entre les bois et les cordes, attaques tardives des cuivres. Ce sont là péchés véniels qui disparaîtront vite. C'était concert de rentrée, ne l'oublions pas ! M^{lles} de Nocé et Deville ont donné de la partie vocale une exécution homogène, nuancée, très remarquable. Les splendides récits de baryton ont trouvé en M. Daraux un interprète parfait, et l'air si curieusement rythmique du ténor a fait valoir chez M. Dantu des qualités réelles, en dépit d'une émotion